

Mille basmes d'odeurs parfument les campagnes,
 Et voit-on les chevaux sauteler aux montagnes.
 Ces petits animaux courent à petits bonds,
 Ou pour s'entre-cosser des pointes de leurs fronts,
 Ou égouter le pis de leurs mères barbues
 Qui s'est enflé de lait sur les plaines herbues.

Ne sent-on pas comme une bouffée des odeurs de nos prairies et de nos montagnes dans ces tableaux et dans ceux que nous allons encore mettre sous les yeux de nos lecteurs ?

Les prez sont piolez d'un gracieux email
 Rouge, blanc, vert et bleu : industrieux travail
 De l'orfevre d'en haut ! et la bergere lente
 Tient ses beliers cosseus dessous l'herbe mouvante.
 Les plus sauvages lieux viennent à printaner ;
 Et les seps porte-vin veulent rebourjonner,
 Mesmement le hurbec, bestelette maligne,
 Commence à rongnonner le bourjon de la vigne.
 Comme au voisin ormeau le lierre amoureux
 Enlasse serrément ses brassets vigoureux :
 Et le glaireux limas s'agrafe à la muraille,
 Quand sa corne comme Othe, au ciel offre bataille ;
 Le jeune pampre ainsi, s'estendant pour grimper,
 Teint de vergogne encor, commence à se harper
 Aux chesneux eschalas, où le sep tourne et plisse
 En replis rondelets sa branchette tortisse ;
 Et sa feuille largette au bord deschiqueté,
 S'estendant, laisse choir son coton argenté,
 Et monstre auprès de soy des vrilles et des pointes
 En cornes d'escargot à leur paisseau conjointes.

Le poète se rappelle que le printemps est aussi la saison des combats, et il maudit la guerre. Il conjure Mars de se retirer dans son palais de Thrace, et de n'en plus revenir. On comprend mieux le sentiment qui a dicté ces vers, quand on se reporte par la pensée aux guerres civiles qui ont ensanglanté le Haut-Vivarais.

La terre se transforme sous l'influence de la saison. Les moissons futures apparaissent. Cérès